

## MATINÉE DE NOËL

"Quand les dindons s'en vont aux champs." — *Air connu.*

discret du commandant, le docteur répondit avec un hochement de tête qui signifiait : il est perdu !

Plus que les autres, Barbiche se montrait consterné.

Enfin, la *Vaillante* se présenta par le travers de Larmor.

Dans le cadre d'un des sabords d'avant, au dessus de la pièce disposée pour faire le salut d'usage à Notre-Dame, Le Guern aperçut son clocher. Le nuage mortel qui envahissait son être se dissipa, ses paupières alanguies s'ouvrirent toutes grandes, une vie factice galvanisa son misérable corps mutilé. Aidé de Barbiche et de l'aumônier, il eut la force de relever la tête en disant :

— Bonne Marie-Rose !... cher petit Noël ! là !... là !... ils sont là ! Et il montrait la côte où dans un groupe de gens agitant gaïement des mouchoirs, on distinguait une femme élevant dans ses bras un enfant.

Puis, faisant tristement retour sur ce qui restait de lui même :

— T'avais raison, Barbiche !... C'est tout d'même pas du bois honnête !... Vois-tu, vieux !... il n'a épargné... que mes sabots ;... tiens, mes pauv' sabots... tu les porteras à p'tit Noël... Je lui avais promis un cadeau d'Islande !... Ne l'oublie pas, matelot !... Ne l'oubliez pas, m'sieu l'aumônier !... J'ai comme une idée qu'ça lui portera bonheur !...

En ce moment son regard agonisant tomba sur les canonnières qui attendaient rangés devant la première pièce de bâbord.

— Ah !... oui, commandant, ... je vous en prie !... le salut !... le dernier salut !

Aussitôt, l'officier fit un signe.

— Envoyez !... cria le chef de quart en se découvrant. Dans un magnifique panache de fumée, une colonne de feu s'éleva vers la terre, tandis que le pavillon de poupe s'abaissait avec lenteur devant le modeste asile de la "Reine du Ciel".

Une minute s'écoula, solennelle ;... puis un second coup retentit ;... et la cloche lointaine répondit joyeusement, sonnante à toute volée.

Alors, le mourant laissa tomber ses mains qu'il avait tenues crispées sur ses lèvres dans un long et suprême baiser, ses yeux devinrent fixes, ... son corps cessa de frémir...

Pierre Le Guern, second maître de la *Vaillante*, ne souffrait plus !

## I

## JOUR DE FÊTE

L'arrivée du croiseur d'Islande est pour le port de Lorient un véritable événement.

Cette année-là il intéressait particulièrement les gens de Kernevel, de Port-Louis, surtout ceux de Larmor, qui se comptaient nombreux sur la *Vaillante*. Ils y formaient une sorte de clan dont le chef était le malheureux Le Guern. Gens unis s'il en fut !... Ah ! les terriens ne se rendent pas compte de l'étroite solidarité qui lie les enfants d'un même clocher... perdus sur les mers !

Comme Le Guern, Barbiche "provenait" de Larmor, véritable type de matelot amphibie, attrapant les congrès à la nage, sachant tout faire de son couteau, prenant des homards à la ligne et des maquereaux avec un tuyau de pipe, gouvernant une embarcation du petit doigt, orientant une voile comme M. le Vent, adroit de ses mains, de ses pieds, de ses genoux, de son dos, de ses dents... octomane !

Barbiche avait une spécialité : la godille. Souvent, dans un canot de bord, quelquefois dans une simple "plate", car tout lui était bon, il s'en allait fort bien en mer, par de très gros temps, sans autre propulseur qu'un aviron de frêne emmanché dans un poignet d'acier. Il faisait ainsi le tour de certains rochers, sachant avoir toujours le courant pour lui ;... et il revenait avec son panier rempli jusqu'aux rabats de tacots, de rougets, de vieilles, de lieurs et de piloneaux.

Au physique, parfaitement laid : un petit homme avec une tête de phoque et des pieds palmés de pinguin ;... cependant des yeux bleus très clairs, intelligents... et un cœur d'or ! Tel était l'exécuteur testamentaire de défunt Pierre Le Guern.

Le travail du bord terminé, il demanda et obtint la permission d'aller à terre... pour porter les sabots, le sac... et aussi, hélas ! la mauvaise nouvelle. L'abbé Kerlamy voulut l'accompagner : sans plus tarder, on se mit en route avec cinq ou six marins que le hameau de Larmor attendait.

La maison qu'habitait mère Le Guern — (dans ce pays-là on appelle "mère" une femme de vingt-cinq printemps qui a un "pot biban" à la mamelle), s'élevait à côté de l'église.

Elle venait d'un petit héritage que le brave marin avait soigné et laborieusement augmenté : le chaume y faisait place à l'ardoise, la terre battue au plancher. A chaque étage, car la maison du Guern se complétait d'un premier, quatre grandes fenêtres distribuaient le jour et l'air. Mobilier entremêlé de vieux chêne et d'acajou neuf. Le bien-être d'aujourd'hui remplaçait peu à peu la dureté d'autrefois : tout ce legs respirait le travail, l'accord et le bonheur.

D'un côté, vue sur la rade... jusqu'à la pointe sablonneuse de Gavres ; de l'autre, accès sur la place, avec un joli jardin bien abrité des vents desséchants du "suai". Des rosiers, des camélias en pleine terre, des œillets odorants, des bal amines, des pivoines papillaient au pied d'une vigne capricieuse. "Beaucoup de fleurs pour ma chère Marie-Rose !" voilà ce qu'avait goulamment prévu ce rude homme de Pierre Le Guern.

Au-dessus de la barrière peinte en blanc comme la rambarde d'un vaisseau, on distinguait les tilleuls de la place ;... humble square villageois où les vieux péqueux et les mousses, les uns jouant, les autres pipants, venaient se divertir au milieu des filets qu'on ramende et de ceux qui séchent en palmo liant sous la brise du soir.

Marie-Rose, vigoureuse Bretonne de la grande race, avec des yeux

## LA NUIT DE NOËL



— Oh ! bon Santa-Claus, si tu pouvais seulement regarder de mon côté.